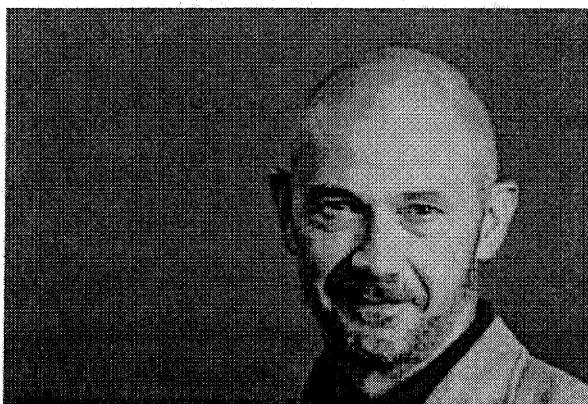


Pascal Lamy, marathonien de l'Europe

Commissaire européen au commerce, le socialiste français Pascal Lamy passe ses derniers jours à Bruxelles. Son esprit indépendant aura marqué la Commission, mais l'Elysée se méfie de ce discret héritier du christianisme social, celui de son maître Jacques Delors



Pascal Lamy, le 28 août 2004, lors de la 12e université d'été du PS à La Rochelle (photo Muller/AFP)

Pour l'occasion, il a apporté les croissants. Conseiller du commissaire européen au commerce Pascal Lamy, il participe ce matin à sa dernière réunion de cabinet avant d'aller louer ses services, dans la prochaine Commission, au Britannique Peter Mandelson. Pascal Lamy lui-même a diné la veille avec ce successeur annoncé, pour organiser une transition en douceur. Une autre conseillère, l'Allemande Sabine Weyand, ira diriger le cabinet de Louis Michel, futur commissaire au développement. L'heure est aux départs, mais l'ordre du jour reste chargé et l'ambiance, chaleureuse au sein de la jeune équipe ramassée du commissaire sortant. On échange en français, plus souvent qu'en anglais. Un bon mot, des éclats de rire. Comme si on voulait oublier que l'aventure allait prendre fin au 1er novembre alors qu'on la prolongerait bien un peu.

«Si Pascal Lamy avait continué, j'aurais poursuivi avec lui», s'exclame son chef de cabinet, Nicolas Thery, pour qui «ce travail exigeant et gratifiant fut un vrai régal». Un patron qui respecte votre vie privée, qui ne vous dérange à la maison que pour le strict nécessaire. Même «régal» pour la secrétaire de Pascal Lamy, qui tapisse son agenda de rendez-vous pris sur ordinateur. Elle tenait à travailler pour cet homme «pas colérique», qui ne «nous enguirlande jamais». Il ne complimente guère plus, admet Isabelle Garzon, dans l'équipe depuis le début. La vraie récompense du travail est ailleurs, par exemple lorsqu'on entend le patron reprendre vos arguments : «Il est toujours prêt à confronter ses idées aux nôtres et à se laisser convaincre.»

Exemple, ce jour là, pendant un court entretien accordé à la chaîne BBC World, avant lequel sa porte-parole Arancha Gonzalez le corrige sur les réponses à avancer. Pascal Lamy reprend les «éléments de langage» préparés et qu'il a pris le temps de parcourir. «Son seul défaut, c'est de ne pas savoir improviser. Il veut tout travailler à fond», sourit Arancha, qui suggère à la maquilleuse de la chaîne : «Ne lui fais pas trop briller le crâne!»

Pas facile de dissimuler chez Pascal Lamy l'intimidant technocrate, l'éternel bosseur de 57 ans. «Je me suis surtout mis à travailler à partir de la prépa HEC», se remémore-t-il, en avouant un baccalauréat moyen. Après la grande école de commerce de Jouy-en-Josas, il rate l'ENA une première fois, «à cause de l'économie»... Il va du coup bachoter le concours à Sciences-Po, dont la formation intellectuelle de l'époque ne l'a «pas bouleversé». Il entre cette fois à l'ENA et sort deuxième de promo, avec Martine Aubry juste derrière lui.

Mais c'est plutôt le père de Martine, Jacques Delors, qu'il fréquente alors pour des cours sur les indicateurs sociaux «dans une soupe de Dauphine». Tous deux se retrouvent sous les lambris du ministère des finances puis, à Bruxelles, sous les néons de la Commission européenne. «On se revoit comme de vieux copains», commente Pascal Lamy à propos de son ancien maître, à qui il doit «beaucoup de choses» : en particulier, «le goût de la pédagogie pour expliquer, faire comprendre». Ce n'est pas là, en effet, la qualité la plus cultivée chez un jeune inspecteur général des finances (IGF) lorsqu'il fait une descente dans un Trésor public. Pascal Lamy a effectué ses armes dans

ce corps, auquel il appartient toujours, et où il a appris à augmenter encore sa cadence de travail : «Vous vous avalez le code des impôts en une semaine»...

Pas assez "made in France" au goût du gouvernement

L'IGF, au terme d'HEC, de Sciences-Po, d'un troisième cycle en droit et de l'ENA : Pascal Lamy incarne, en série haut de gamme, ce que la République française fabrique de plus racé. Jusqu'à ce que son propre «produit» la dépasse et échappe à son appellation d'origine. Au goût du gouvernement actuel, l'incontrôlable commissaire (nommé en 1999 par Lionel Jospin) fait trop de zèle européen et oublie qu'il est «made in France». L'accusé pointe du doigt son engagement à ne défendre que l'intérêt général communautaire : serment encadré et accroché à droite de la porte de son bureau. S'en souvenir avant de frapper !

Pour Paris, ce Français parle trop bien anglais pour être entièrement sûr. Il ne soutient pas la baisse de la TVA sur le disque que réclame Jean-Jacques Aillagon, alors ministre de la culture. Sa tactique à l'Organisation mondiale du commerce (OMC) est pour le moins risquée, juge devant la presse le ministre délégué au commerce extérieur, François Loos. Et puis Pascal Lamy appuie la réforme de la PAC (politique agricole commune) : c'en est trop ! D'après un proche observateur de Matignon, Jean-Pierre Raffarin clame qu'il va «se payer Lamy». Mais en le recevant, le premier ministre ne parvient pas à lui tenir tête sur les dossiers complexes européens. Cinglant ! Pascal Lamy persiste et signe jusqu'à aujourd'hui : «La réforme de la PAC est nécessaire pour l'avenir de la France comme puissance agricole»...

Voilà des propos qui ne vous gagnent pas les faveurs de l'Elysée, où leur auteur est devenu persona non grata. Le président Chirac a refusé de recevoir Pascal Lamy avant la conférence de l'OMC à Cancun. Il lui barre l'accès aux grands postes internationaux, selon son entourage, ce que confirme l'intéressé : à la direction du FMI, par exemple. Ou à la présidence de la Commission européenne, même si cette candidature n'a pas été poussée assez loin pour apprécier ses chances réelles d'aboutir. «Peut-être que Pascal Lamy n'a pas non plus su se montrer assez diplomate avec le gouvernement», estime un observateur. En résumé, trop honnête pour être poli...

Ce qui ne l'empêche pas d'être habile. «Allez-y» : sans plus de mot d'accueil, Pascal Lamy donne la parole à cinq messieurs en costume gris, qu'il vient de faire installer autour de la longue table au centre de son bureau. D'une voix qui n'ose s'affirmer, l'un d'eux se lance dans la présentation de leurs doléances à propos des négociations en cours à l'OMC. Ses jambes tremblent sous la table. Le commissaire écoute en prenant beaucoup de notes. Puis il leur expose sa version de la situation, fait parler ses collaborateurs, explique le rapport de forces, sa stratégie pour le retourner, demande «[s'ils] en ont une meilleure à [lui] proposer», propose de poursuivre le dialogue, les égratigne au passage sur certaines attitudes passées, lâche une plaisanterie, un sourire. Le tout «packagé» dans un verbe parigot-angliciste et servi d'une voix âpre. Merci, au revoir. Les cinq messieurs en gris ressortent à l'heure prévue sur l'agenda...

«Cette image publique intractable le sert dans ses négociations», note sa porte-parole adjointe Catherine Ray. Plus qu'une image, c'est une méthode. Avec Lamy, pas de déjeuner sauf de travail. Pas de bavardage en cocktail, mais des conférences téléphoniques. Et si, en déplacement, un dîner officiel s'avère incontournable, l'anti-mondain a fui avant le dessert. Sur son plateau de cantine à Bruxelles, point de plats en sauce. L'alimentation est d'abord au service de la santé et du travail et participe d'une stratégie d'ensemble. Si des nuits blanches en négociation s'annoncent, ce sera pain noir et banane, pour tenir.

Catholique-protestant, coureur-fumeur, Français-Anglo-saxon

L'homme est un marathonien. Il en a le physique et les habitudes. Il court chaque matin, à 6 h 30, dans le parc du Cinquantenaire de la capitale belge. «C me permet en même temps de réfléchir», assure-t-il. Pascal Lamy n'a pas une seconde à gaspiller. Il lit ses notes dans l'ascenseur, répond à une interview tout en marchant d'un pas alerte à son prochain rendez-vous. Et en tirant sur ses inseparables cigarellas : cinq par jour, fumées par demi, le seul «vice» qu'il s'autorise.

Pour le reste, juge l'une de ses proches collaboratrices, «c'est un calviniste» en matière de rigueur et d'austérité. Elle sait pourtant que Pascal Lamy est catholique. «Jamais il ne fait la moindre allusion à sa foi, mais tout en lui révèle le chrétien social», observe son chef de cabinet. «C'est là-dedans», arrête Pascal Lamy, pointant son front à propos de sa foi : une affaire de conscience personnelle, nourrie de la lecture d'études, de *Projet*, d'*Esprit* et qui n'interdit pas à cet ancien militant de la JEC de répondre aux invitations de la JOC. Il a également planché au Centre jésuite de la Baume-les-Aix et au Vatican, devant la Commission Justice et Paix.

Catholique-protestant, coureur-fumeur, Français-Anglo-saxon : il faut allier les mots contraires pour définir Pascal Lamy. Mais c'est par ces oxymores que ce grand sec révèle toute son épaisseur : «socialiste-libéral» en est un autre. Fidèle du PS, il relativise les divisions actuelles du parti sur la Constitution européenne : «C'est un remake des problèmes de la social-démocratie avec le capitalisme de marché.» Selon lui, l'Europe n'est pas ici le fond du débat. Lui cherche plutôt, de colloques en réunions, à activer une gauche à vocation européenne. Il participe d'ailleurs, ce week-end, au congrès des travaillistes outre-Manche.

Ses dimanches sont donc bien occupés. L'homme marié, et père de famille, reconnaît que son dosage vie publique-vie privée n'est pas exemplaire. Pas facile pour ses trois fils de grandir avec un papa très peu disponible et surnommé dans la presse, en ses temps auprès de Delors, le «moine-soldat» ou encore le «missile Exocet». «Je crois, fait-il, que mes enfants ne m'en veulent pas trop»...

Plus de temps libre se profile cependant, pour après le 1er novembre. Quittera-t-il la Commission pour une grande entreprise ? Son expérience au Crédit lyonnais fut «infernale, terrible, dure». Et puis, pas question de «vendre [son]

carnet d'adresses à une grande banque d'affaires». Revenir dans l'Hexagone ? «Il y règne un mélange gazeux typé» : bref, ça sent le renfermé. L'université ? Intéressant, il ne compte plus les sollicitations. Quant à l'OMC, la direction se libère dans un an...

Dans l'immédiat, au cabinet du commissaire français, il va falloir apprendre à se priver du maître. Dur quand tous ceux qui l'écoutent ont le sentiment que l'Europe leur appartient. Le monde même, car la construction européenne n'est que la préfiguration d'une réponse à la mondialisation, thème de prédilection de Pascal Lamy. Pour autant, ce lève-tôt ne vous fait pas sentir que le monde lui appartiendrait. Il voudrait seulement pouvoir lui rendre encore quelque service. Et se donner du temps, après Bruxelles, pour savoir comment.

Sébastien MAILLARD